

807
28025
(6)

"LES CAHIERS DE BARBARIE"
PUBLIÉS PAR LES SOINS D'ARMAND GUIBERT

6

JEAN-JOSEPH RABEARIVELO

TRADUIT DE LA NUIT

Poèmes transcrits du hova par l'auteur
avec deux hors-texte par EMILE PERRIN



TUNIS

EDITIONS DE MIRAGES

1935

Traduit de la nuit Poèmes transcrits du hova par l'auteur

Jean-Joseph Rabearivelo



Éditions de Mirages, Tunis, 1935

Exporté de Wikisource le 21 juillet 2026

“ LES CAHIERS DE BARBARIE ”
PUBLIÉS PAR LES SOINS D'ARMAND GUIBERT

6

JEAN-JOSEPH RABEARIVELO

**TRADUIT
DE LA NUIT**

**Poèmes transcrits du hova par l'auteur
avec deux hors-texte par ÉMILE PERRIN**

ÉDITIONS DE MIRAGES
46, RUE DE NAPLES — TUNIS
Dépôt à Paris : Librairie R. Van den Berg
120, Boulevard du Montparnasse

IN MEMORIAM

**FAGUS, Marcel ORMOY et Robert-Jules
ALLAIN,**

interrogateurs désormais
d'une nuit qui ne se peut traduire
que par l'étonnement et l'angoisse de notre
douleur.

J.-J. R.

Pour avoir mis le pied
Sur le cœur de la nuit
Je suis un homme pris
Dans les rets étoilés.

Jules SUPERVIELLE.

ORDRE DES POÈMES

Une étoile pourpre

Quel rat invisible

La peau de la vache noire

Ce qui se passe sous la terre

Tu dors, ma bien-aimée

Un oiseau sans couleur et sans nom

Reflux de la lumière océane

La dévote a fini ses versets

Les ruches secrètes

Te voilà

Combien de jumeaux

Pour les pauvres dévorés

Toutes les saisons sont

abolies

Voici

Tu te leurras

Il est des mains rouillées

Le vitrier nègre

Tu viens de relire Virgile

Il y aura un jour

Que de fois relayés

Celle qui naquit avant la lumière

Au bord des ombres qui stagnent

Lente

Pour quels fruits

Lames d'eau

Tu t'es construit une tour

Sœurs de silence

Écoute les filles de la pluie

Il est une eau vive

Vaines, les anticipations

1

Une étoile pourpre
évolue dans la profondeur du ciel —
Quelle fleur de sang éclore en la prairie de la nuit ?

Évolue, évolue,
puis devient comme un cerf-volant lâché par un enfant
endormi.

Paraît s'approcher et s'éloigner à la fois,
perd sa couleur comme une fleur près de tomber,
devient nuage, devient blanc, se réduit :
n'est plus qu'une pointe de diamant
striant le miroir bleu du zénith
où l'on voit déjà le leurre
glorieux du matin nubile.

2

Quel rat invisible,
venu des murs de la nuit,
grignote le gâteau lacté de la lune ?
Demain matin,
quand il se sera enfui,
il y aura là des traces de dents sanglantes.

Demain matin,
ceux qui se seront enivrés toute la nuit
et ceux qui sortiront du jeu,
en regardant la lune,
balbutieront ainsi :
« À qui est cette pièce de quat'sous
qui roule sur la table verte ? »
« Ah ! ajoutera l'un d'eux,
l'ami avait tout perdu
et s'est tué ! »

Et tous ricaneront
et, titubant, tomberont.

La lune, elle, ne sera plus là :
le rat l'aura emportée dans son trou.

3

La peau de la vache noire est tendue,
tendue sans être mise à sécher,
tendue dans l'ombre septuple.

Mais qui a abattu la vache noire
morte sans avoir mugi, morte sans avoir beuglé,
morte sans avoir été poursuivie
sur cette prairie fleurie d'étoiles ?

La voici qui gît dans la moitié du ciel.

Tendue est la peau
sur la boîte de résonance du vent
que sculptent les esprits du sommeil.

Et le tambour est prêt
lorsque se couronnent de glaïeuls
les cornes du veau délivré
qui bondit
et broute les herbes des collines.

Il y résonnera,
et ses incantations deviendront rêves
jusqu'au moment où la vache noire ressuscitera,
blanche et rose,
devant un fleuve de lumière.

4

Ce qui se passe sous la terre,
au nadir lointain ?
Penche-toi près d'une fontaine,
près d'un fleuve
ou d'une source :
tu y verras la lune
tombée dans un trou,
et tu t'y verras toi-même,
lumineux et silencieux,
parmi les arbres sans racines
et où viennent des oiseaux muets.

5

Tu dors, ma bien-aimée ;
tu dors dans ses bras, ô ma dernière née.
Je ne vois pas vos yeux lourds de nuit
qui d'ordinaire s'irisent
comme des perles authentiques,
ou des raisins mûrs.

Une bouffée de bon vent entr'ouvre notre porte,
fait gonfler vos robes légères
et trembler vos cheveux,
puis emporte un papier de sur ma table
que je rattrape près du seuil.

Je lève ma tête,
le poème commencé dans la main :
vos yeux clignotent dans l'azur,
et je les appelle : **étoiles**.

6

Un oiseau sans couleur et sans nom
a replié les ailes
et blessé le seul œil du ciel.

Il se pose sur un arbre sans tronc,
tout en feuilles
que nul vent ne fait frémir
et dont on ne cueille pas les fruits, les yeux ouverts.

Que couve-t-il ?
Quand il reprendra son vol,
ce sont des coqs qui en sortiront :
les coqs de tous les villages
qui auront vaincu et dispersé
ceux qui chantent dans les rêves
et qui se nourrissent d'astres.

7

Reflux de la lumière océane.

Des poulpes, dans leur fuite,
noircissent le sable
avec leur bave épaisse ;
mais d'innombrables petits poissons
qui ressemblent à des coquillages d'argent,
ne pouvant échapper,
s'y débattent :
ils sont pris dans les rets
tendus par les algues ténébreuses
qui deviennent des lianes
et envahissent la falaise du ciel.

8

La dévote a fini ses versets quotidiens
et viennent écouter ses enfants qui apprennent à haute voix

leurs leçons bibliques
sous la vérandah.

On dirait une cascade lointaine
sautant quelque rocher moussu,
là-bas, derrière les collines,
ou des chrétiens surpris par l'ombre
récitant des surates musulmanes
sous le ciel pacifique.

Moi,
par les interstices des feuilles qui en retombent
comme des larmes noires qui ne cessent de couler,
je ne puis rien discerner
et n'entends que des bribes de paroles
où reviennent souvent les mots : Égypte
et Israël.

Je me hausse sur une motte de terre
fleurant l'herbe foulée,
et j'écarte la verdure qui me gêne les yeux ;
Un petit oiseau migrateur sanglote près de la cime,
et je lève la tête ;
mais ce sont les étoiles que je vois :
bulbeuses comme les aulx,
mouchetées comme les cailles,
elles me rappellent les prières que je viens de confondre,

et, dans le désert de l'azur imérinien
où il me semble que l'exode
refuit les Pharaons,
voilà que les Religions se rencontrent —
et toi aussi, ô mienne, ô POÉSIE !

9

Les ruches secrètes sont alignées
près des lianes du ciel,
parmi des nids lumineux.

Butinez-y, abeilles de mes pensées,
petites abeilles ailées de son
dans la nue enceinte de silence ;
chargez-vous de propolis
parfumée d'astres et de vent :
nous en calfeutrerons toute fente
communiquant au tumulte de la vie.

Chargez-vous aussi de pollen stellaire
pour les prairies de la terre ;
et demain, lorsqu'y noueront
les roses sauvages de mes poèmes,
nous aurons des cynorrhôdons aériens
et des semences sidérales.

10

Te voilà,
debout et nu.
Limon tu es et t'en souviens ;
mais tu es en vérité l'enfant de cette ombre parturiente
qui se repaît de lactogène lunaire,
puis tu prends lentement la forme d'un fût
sur ce mur bas que franchissent les songes des fleurs
et le parfum de l'été en relâche.

Sentir, croire que des racines te poussent aux pieds
et courent et se tordent comme des serpents assoiffés
vers quelque source souterraine,
ou se rivent dans le sable
et déjà t'unissent à lui, toi, ô vivant,
arbre inconnu, arbre non identifié
qui élabores des fruits que tu cueilleras toi-même.

Ta cime,
dans tes cheveux que le vent secoue,
cèle un nid d'oiseaux immatériels ;

et lorsque tu viendras coucher dans mon lit
et que je te reconnaîtrai, ô mon frère errant,
ton contact, ton haleine et l'odeur de ta peau
susciteront des bruits d'ailes mystérieuses
jusqu'aux frontières du sommeil.

11

Combien de jumeaux sont-ils, les vents ?

Ils sont tous espiègles,
ils se poursuivent en sortant de l'herbe,
escaladent les murs devenus doubles,
sautent par dessus les toits où se recueillera la rosée,
se voûtent sur les collines
et y secouent de hauts arbres immatériels
d'où se dispersent des oiseaux
aux yeux de verre,
qui n'ont de nids nulle part,
et des baies rondes comme des blocs de quartz
qui ne se peuvent reproduire sur terre,
et se dissolvent en étoiles filantes.

12

Pour les pauvres dévorés de punaises aussi grosses que le
ciel

pour les exilés qui errent,
venant de la cité du jour,
et pour les rebelles et pour les déserteurs
de l'armée ombreuse montant de la terre,
que veulent faire ces élans de palmiers sans nombre
reluisant comme autant de manches de sagaies enduits
de graisse végétale,
qui s'élancent immobiles
et dépassent toutes les maisons
jusqu'à ce que leurs cimes,
résonnant de songes de ramiers,
parviennent au toit du monde ?

Ils y ondulent, s'écrasent puis s'effeuillent,
mais ne reviennent pas parmi les vivants,
et s'entassent dans le désert des étoiles,

et deviennent des huttes innombrables
pour les mendiants sans litière,
pour les captifs vêtus de leur seule peau puant la poussière,

et pour tous les oiseaux sans nid
qui seront délivrés ensemble.

13

Toutes les saisons sont abolies
dans ces zones inexplorées,
qui occupent la moitié du monde
et la parent de floraisons inconnues
et de nul climat.

Poussée de sang végétal provisoire
dans un enchevêtrement de lianes ténébreuses
où est captif tout élan de branches vives.
Déroute d'oiseaux devenus étrangers
et ne reconnaissant plus leur nid,
puis heurts d'ailes — éclairs —
contre des rochers de brume
surgis du sol
qui n'est ni chaud ni froid
comme la peau de ceux qui s'étendent
loin de la vie et de la mort.



14

Voici

celle dont les yeux sont des prismes de sommeil
et dont les paupières sont lourdes de rêves,
celle dont les pieds sont enfoncés dans la mer
et dont les mains gluantes en sortent,
pleines de coraux et de blocs de sel étincelants.

Elle les mettra en petits tas près d'un golfe de brouillard

et les débitera à des marins nus
auxquels on a coupé la langue,
jusqu'à ce que tombe la pluie.

Elle ne sera plus alors visible,
et l'on ne verra plus
que sa chevelure dispersée par le vent,
comme une pelote d'algues qui se dévide,
et peut-être aussi des grains de sel insipide.

15

Tu te leures,
toi qui as l'air d'un petit oiseau
égaré dans la forêt neigeuse qui va
jusqu'à la poitrine de Tagore,
de Whitman et de Jammes
qui remplacent le Christ sur ta couche,
puisque ce n'est pas la vieillesse du monde
ni celle du jour plusieurs fois millénaire
qui caresse ici sa barbe blanche
et épaisse comme l'oubli,
comme l'espoir et comme la brume des matins torrides,
là-bas, sur toutes les montagnes,
astrologue interrogeant les étoiles
et fumant une pipe en terre.
C'est sa jeunesse, ô mon enfant,
sa jeunesse éternelle :
métamorphosée
(peut-être grâce au chant des poètes que tu préfères
et qui créent pour toi une religion
dans ce silence sans fond

peuplé de colonnes et de fleuves,
de vivants et de morts)
elle n'est plus que l'ombre de tout le passé,
et n'écoute que le seul présent.

16

Il est des mains rouillées sans nombre,
— ondes, ombres, fumées —
qui sarclent et marcottent
dans un buisson de framboisiers
envahi d'herbes à hauteur de géant
d'où ne sortent que des oiseaux aveugles.

Que récolteront-elles, une fois lasses ?
Qu'y aura-t-il entre leurs doigts de vent ?
des molles baies noires à force d'être rouges
sont déjà devenues d'innombrables champignons
au bord de ce fleuve sans piroguiers
pour embarquer tous ces paniers de fruits nocturnes.

17

Le vitrier nègre
dont nul n'a jamais vu les prunelles sans nombre
et jusqu'aux épaules de qui personne ne s'est encore haussé

cet esclave tout paré de perles de verroterie,
qui est robuste comme Atlas
et qui porte les sept ciels sur sa tête,
on dirait que le fleuve multiple des nuages va l'emporter

le fleuve où son pagne est déjà mouillé.

Mille et mille morceaux de vitre
tombent de ses mains
mais rebondissent vers son front
meurtri par les montagnes
où naissent les vents.

Et tu assistes à son supplice quotidien
et à son labeur sans fin ;
tu assistes à son agonie de foudroyé

dès que retentissent aux murailles de l'Est
les conques marines —
mais tu n'éprouves plus de pitié pour lui
et ne te souviens même plus qu'il recommence à souffrir

chaque fois que chavire le soleil.

18

Tu viens de relire Virgile,
tu viens aussi d'écouter les enfants
qui saluent la néoménie,
et les contes et les fables de ceux qui ne sont plus.

Est-ce l'heure bucolique,
ô cœur aspirant au repos,
cœur aussi hâlé que les roches ?

Les pâtres ? ils ne sont pas ici.
Leurs troupeaux ? regarde ces chèvres sauvages
aux cornes remplies de brume.
Leurs houlettes ? voici que les arbres unissent leurs cimes.

Les pâtres sont là-bas, ils escaladent le ciel.

Il y a des herbes nouvelles sous leurs pas,
il y a des fruits irréels autour d'eux,
et des sources cachées qu'ils cherchent.

Et toi, et toi, tu crois être Corydon
tandis que, devant toi, apparaît comme un Alexis
qui souffle dans les flûtes
que sont devenues toutes les branches.

19

Il y aura, un jour, un jeune poète
qui réalisera ton vœu impossible
pour avoir connu tes livres
rares comme les fleurs souterraines,
tes livres écrits pour cent amis,
et non pour un, et non pour mille.

Sur le golfe d'ombre où il te relira
à la seule lueur de son cœur où rebattra le tien,
il ne te croira pas
dans les houles pacifiques
dont s'empliront toujours les abysses sans soleil,
ni dans le sable, ni dans la terre rouge,
ni sous les rochers dévorés de lichens
qui s'étendront derrière lui
jusqu'au pays des vivants
aveugles et sourds depuis la Genèse.

Il lèvera la tête
et sera sûr que c'est dans l'azur,

parmi les étoiles et les vents,
que ton tombeau aura été érigé.

20

Que de fois relayés
et que de fois les mêmes,
dans la lumière ruisselante,
les laboureurs de l'azur ?

Ont semé quelles graines,
ont planté quelles tiges
au royaume du vent
et sur les monts arasés ?

Sont en quel inconnu,
derrière quel feuillage
et sur quelle herbe haute,
près des rives du soir ?

— Boivent à une source noire,
arrachent cressons et menthes,
puis, couchés sur le dos,
regardent les astres croître

jusqu'à votre éclosion,
ô glaïeuls rouges et noirs,
et jusqu'au saccage par le jour
de leurs aires aériennes.

21

Celle qui naquit avant la lumière,
est-ce aujourd'hui son septième jour,
aujourd'hui comme hier et comme en l'éternité
sans passé ni futur ?

Elle renaît pourtant
avec le sommeil des oiseaux
et tandis que se cachent les pierres blanches
sur les sentiers qu'ont désertés les chèvres
comme sur les routes où court le silence.

Mais tu ne vois d'elle que ses myriades d'yeux,
ses yeux reptiliens et triangulaires
qui s'ouvrent un à un
entre les lianes célestes.

22

Au bord des ombres qui stagnent,
sur des digues
dures et nues comme les roches,
mais où croissent des ombres précoces,
des pêcheurs sans nombre s'alignent
et jettent la ligne.

Des cimes qui s'arrondissent
comme des fruits qui mûrissent,
aux vallons qui s'allongent et deviennent plus humides
que les melons,
se suscitent des fuites d'oiseaux furtifs
et des dérives de clarté aveugle
qui effraient pareillement
et empêchent de mordre.

Maîtres du destin
et ne s'inquiétant de rien,
les pêcheurs s'interpellent de leurs voix d'ombre
pour tendre les filets

dans lesquels ils rendront à la mer
ces poissons d'argent et de pourpre
qui se faufilent, insaisissables, à travers l'azur.



23

Lente
comme une vache boiteuse
ou comme un taureau puissant
aux quatre jarrets coupés,
une grosse araignée noire sort de la terre
et grimpe sur les murs
puis s'arc-boute péniblement au-dessus des arbres

Jette des fils qu'emporte le vent,
tisse une toile qui touche au ciel,
et tend des rets à travers l'azur.

Où sont les oiseaux multicolores ?
Où sont les chantres du soleil ?
— Les lueurs jaillies de leurs yeux morts de sommeil
dans leur escarpolette de lianes,
font revivre leurs songes et leurs résonances
en cette évanescence de lucioles
qui devient une cohorte d'étoiles

pour déjouer l'arachnéenne embûche
que déchireront les cornes d'un veau bondissant.

24

Pour quels fruits, pour quelles grappes
tombés dans l'herbe
et cachés par les ramilles ?

Pour quelles gemmes taillées
confondues avec les cailloux
couverts de brume épaisse ?

Entre des mains calleuses
et rudes comme du pain
dévoré par le soleil,
des mains faites de doigts palmés
sans couleur,
voici des myriades de torches
à la recherche de ce qui fut perdu
sur la terre
et qui germe au milieu de la prairie de chiendents
qu'est devenu tout ce que peut embrasser le regard.

25

Lames d'eau, verres étincelants
— lunettes pour myope ou pour presbyte ? —
velours de prunelles
lisse comme le cuir blanc des lys
et plus fragile qu'ongle d'enfant.

Les vents naissent au delà des montagnes
et glissent jusqu'ici où dorment les plantes
qu'ils saccagent puis abandonnent.

Élan de lumière à leur poursuite
jusqu'au désert sidéral
jonché de lames d'eau, de verres
et de velours de prunelles
luisant silencieusement
et indiquant une route herbeuse
entrecoupée de fleuve caillouteux,
à cette lune borgne
qui y chancelle
et qu'égarerait le moindre tremblement de ses cils.

26

Tu t'es construit une tour sous le vent
puis tu t'es accroupie sur l'eau,
ô reine sans visage
dont la pointe de la couronne
défie ce-qui-deviendra-pluies,
et dont les diamants embués
sont faits d'astres, et rien que d'astres.

Ô belle âme de ce-qui-change,
ô sœur et fille, tour à tour,
de cette lune qui vient de naître
à l'orée d'un verger,
tu as bâti sous le vent
et tu habites sur l'eau
comme mes rêves de sagesse !

Que nous fera la chute brusque
de ce qui est notre royaume ?
Comme ta tour, comme la mienne,
comme la perfide que foulent nos pieds,

cette joie dont pétillent nos yeux,
si elle doit bientôt s'éteindre,
ne nous reviendra-t-elle pas autre et nouvelle ?

27

Sœurs du silence en la tristesse,
les fleurs qui n'ont que leur beauté
et leur solitude,
les fleurs — morceaux du cœur terrien
palpitant à l'unisson des nids —
dorment-elles ici, font-elles des rêves
sur la fin de leur destinée ?

Les doigts
qui ne voulaient d'elles que leur jeunesse,
les doigts se sont tous joints
dans la chaude blancheur des draps —
sauf les miens qui sont si frêles
et qui savent tant choyer
les choses délicates.

Mes lèvres aussi frôlent les fleurs,
les fleurs devenues plus mystérieuses,
et plus belles, et brusquement hardies.

Et j'entends,
mêlées à la respiration des herbes,
leurs dernières confidences.
Ah ! comme elles seraient douloureuses
sans ces parfums pacifiques, Seigneur,
qui s'évadent avec leur vie !

28

Écoute les filles de la pluie
qui se poursuivent en chantant
et glissent
sur les radeaux d'argile
ou d'herbes de glaïeuls
qui couvrent les maisons des vivants.

Elles chantent,
et leurs chants sont si passionnés
qu'ils deviennent des sanglots
et se réduisent en confidences...

Peut-être pour mieux faire entendre
cet appel d'oiseau qui t'émeut.

Un oiseau seul au cœur de la nuit,
et il ne craint pas d'être ravi par les Ondines ?
Ô miracle ! ô don inattendu !
Pourquoi rentres-tu si tard ?
Un autre a-t-il pris ton nid

tandis que tu étais en quête d'un rêve au bout du monde ?

29

Il est une eau vive
qui jaillit dans l'inconnu
mais qui mouille le vent
que tu bois,
et tu aspires à sa découverte
derrière ce roc massif
détaché de quelque astre sans nom.

Tu te penches,
et tes doigts caressent le sable.
Soudain tu repenses à ton enfance
et aux images qui l'ont charmée —
surtout à celle où ces mots naïfs mais étonnants se
trouvaient :

« LA VIERGE AUX SEPT DOULEURS. »

Et voici une autre eau vive

qui ne cesse de sourdre sous tes yeux,
mais qui attise ta soif :
ton ombre
— l'ombre de tes rêves —
devient septuple
et, émergeant de toi,
alourdit la nuit déjà dense.

30

Vaines, toutes ces anticipations
qui veulent nous donner des ailes
et qui promettent
que nous séduirons un jour quelque Martienne ?

Vain aussi, le rêve
qui perdit Icare
plus que le soleil
qui but la cire merveilleuse ?

Mais quel triomphe certain
m'annoncent déjà tous ces signaux
que terre et ciel s'envoient
à l'orée du sommeil :
dans nos cités de vivants,
jusqu'aux plus humbles huttes
répondent aux appels de feu
jaillis des étoiles naissantes.

Tananarive.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Susuman77
- Le ciel est par dessus le toit

-
1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)
 2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
 3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
 4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)